



T

comme
techniques et sciences

Entretien avec Michel Serres et Jean-Paul Poirier

B. Peeters : *Michel Serres, vous avez écrit un Éloge de la philosophie en langue française. C'est presque autant un éloge de la science en langue française. Peut-on dire qu'il existe une tradition scientifique française ou francophone et, si oui, comment pourrait-on la caractériser ?*

M. Serres : Il y a eu longtemps une tradition liée à la langue française, jusqu'à la fin du XIX^e siècle ou au début du XX^e siècle. Des ouvrages comme *Les Atomes* de Jean Perrin ont fait autorité comme des œuvres de sciences réelles, puisque l'hypothèse atomique a été établie de façon presque définitive à partir de Jean Perrin, mais aussi comme des monuments de langue. C'était l'époque où les scientifiques écrivaient dans une langue presque aussi raffinée que leurs collègues romanciers ou philosophes. Il n'y a pas une grosse différence entre la prose de Jean Perrin et celle de Bergson par exemple. Et donc, il y avait une alliance extraordinairement profonde de la part de ces scientifiques avec un mode d'expression littéraire. Ce qui a changé à un certain moment, c'est qu'il est devenu impossible d'écrire certaines sciences en langue vernaculaire : le fonds de l'expression scientifique est devenu mathématique. On voit très bien comment on passe par exemple de

Laplace à Poincaré, puisque Laplace écrit au tournant du XVIII^e et du XIX^e siècle et Poincaré au tournant du XIX^e et du XX^e. Ils écrivent sur les mêmes sujets : la mécanique céleste. Or, Laplace dit la mécanique céleste et Poincaré l'exprime en langue mathématique. À partir d'un certain moment, la langue vernaculaire a de moins en moins d'importance et les langues deviennent de plus en plus technicisées. C'est le moment du changement.

B. Peeters : *Vous avez écrit dans un rapport, il y a quelques années : « L'angle d'attaque d'un chercheur sur un problème déterminé dépend de sa langue maternelle. [...] Lorsqu'on fait un peu d'histoire des sciences, on s'aperçoit très vite que les solutions à un problème donné, même aussi universel qu'en mathématique ou en physique théorique, dépendent souvent d'un angle infinitésimal d'attaque, selon que vous parlez français, italien, espagnol, israélien ou américain. » Pouvez-vous préciser en quoi ce lien à la langue vous apparaît déterminant ? Et vous, monsieur Poirier, en tant que scientifique, pouvez-vous nous dire si vous partagez cette analyse ?*

J.-P. Poirier : Honnêtement, je ne suis pas sûr d'être d'accord : c'est la vieille théorie linguistique de Whorf qui disait que la vue que l'on avait du monde dépendait de sa langue. C'est peut-être vrai, mais mon expérience personnelle ne me permet pas de répondre à cette question. Quand j'aborde un problème scientifique, il est bien clair que pour éviter de refaire des choses qui ont déjà été faites, je regarde la bibliographie. Dans beaucoup de cas, celle-ci est en anglais, ce qui induit déjà une certaine imprégnation. Ensuite, il m'est très difficile de dire si j'apporte quelque chose par la langue ou si je pense en gros scientifiquement dans une langue ou dans une autre.

M. Serres : J'ai été amené à dire cela à cause de l'histoire des sciences. Il y a eu, jusque dans les années dont

j'ai parlé, un véritable profil d'un savant allemand ou d'un savant français sur telle ou telle discipline ou d'un savant de langue anglaise. Peut-être tout cela change-t-il à partir de la Deuxième Guerre mondiale ou un peu avant. Il y a par exemple une école topologique italienne incomparable. Et il arrivait parfois que nous ayons du mal à comprendre même le point de vue qu'avaient les Italiens sur les mathématiques, c'était probablement induit par les langues. La remarque de Jean-Paul Poirier vient du fait que certaines sciences, surtout récentes, ont une bibliographie globale dans une seule langue qui est la langue de communication ; cette langue entraîne alors une sorte de communauté et même de communauté de point de vue. Mais, en même temps, je viens de lire plusieurs textes de biochimie et je vois une certaine originalité dans l'attaque japonaise ; ils n'ont pas tout à fait la même manière de prendre les choses que les Américains ou les Français.

B. Cerquiglini : *Pensez-vous que l'on fait de la science d'abord dans sa langue maternelle, dans les catégories de sa langue maternelle ? La langue de communication serait une langue seconde d'expression, venant en quelque sorte après le calcul ?*

M. Serres : Je n'ai sur ce point qu'une expérience, mais qui m'apparaît presque comme une démonstration. Vous choisissez quelqu'un qui ne parle plus sa langue maternelle depuis 2, 5, 10, 20 ans et vous lui demandez rapidement de vous donner la somme de deux chiffres. Il la donne toujours dans sa langue maternelle, s'il a besoin de la dire rapidement. Comme si la langue pouvait changer, mais que les nombres restaient inscrits, plus profondément, dans la conscience que la langue elle-même. Moi-même, quand je suis en Amérique, baigné dans la langue anglaise, j'ai du mal à additionner 326 et 452 autrement qu'en français. Il y aurait donc deux couches : la couche chiffres ou nombres et la couche langue. Si cette hypothèse se tient, il y aurait

dans la quantification quelque chose d'assez profond qui serait attaché à l'apprentissage primaire de sa langue.

B. Peeters : *Avec des savants innombrables et éminents – Jacob, Changeux, Prigogine, Charpak, Pierre-Gilles de Gennes et beaucoup d'autres –, la science de langue française est loin d'être en reste aujourd'hui. Pourtant le domaine scientifique et technique semble être l'un de ceux, sinon peut-être même celui, où le recul de la langue française paraît le plus manifeste, le plus flagrant depuis un demi-siècle. Comment expliquer ce décalage entre l'effervescence de la créativité scientifique dans les pays de langue française et le sentiment que le français, globalement, n'est plus la langue de la science ?*

M. Serres : C'est assez facile à expliquer, au moins historiquement. Du point de vue scientifique, je laisserai la parole à Jean-Paul. Une chose est tout à fait claire aux yeux de l'historien des sciences : il y a toujours eu, depuis au moins le v^e siècle avant J.-C., une langue de communication scientifique. Cette langue a d'abord été le grec : même les gens qui ne parlaient pas grec faisaient de la géométrie en grec, ou de l'astronomie en grec ; puis cette langue a été le latin, assez peu de temps, au moment de la prééminence de la Rome impériale. Puis l'arabe est devenu la langue de communication, et nous avons des textes d'al-Khwarismi, l'inventeur du fameux algorithme qui était un Iranien, parlant donc une langue indo-européenne, et qui a écrit en arabe. À partir d'un certain moment, c'est redevenu le latin. Curieusement, la langue de communication scientifique est redevenue le latin bien après l'effondrement de l'Empire romain, et cette langue est restée le latin jusqu'à très tard puisque Gauss, tout à la fin du xviii^e siècle, publie encore ses recherches arithmétiques en latin. Il existe même des mémoires de Riemann en latin. À un certain moment, le latin aurait donc pu s'imposer durablement comme la langue de communication scientifique. Il semble

même, mais je ne parle là que par oui-dire, que ce soit le purisme des latinistes qui ait tué cette possibilité, car il y avait un accord profond entre les Allemands, les Anglais et l'Europe du Sud pour parler latin. La langue de communication a été le français ensuite, aux xvii^e et xviii^e siècles : toutes les académies d'Europe parlaient français, y compris celle de Berlin. Et c'est l'anglais maintenant, depuis cinquante ou soixante ans, pas plus. Il y a donc une histoire des langues de communication scientifique. Ce n'est pas une nouveauté. Et c'est pourquoi nous avons tant de restes de mots grecs dans la science, puis de mots latins, puis de mots arabes. Regardez dans le ciel par exemple : les noms des étoiles sont ou latins ou grecs ou arabes. On n'échappe pas à la nécessité d'une langue de communication : tout simplement parce que les Japonais veulent parler aux Néozélandais ou aux Italiens d'une discipline déterminée. Mais cette langue de communication n'est pas très dangereuse à mon avis, parce qu'elle porte sur des concepts qui se disent à peu près de la même manière dans toutes les langues : que vous disiez *mathematics*, *mathématiques* ou *matematica*, il n'y a guère de différence. C'est comme l'ADN et l'ARN, en italien, en français ou en anglais, ce sont presque les mêmes mots qu'on emploie. La langue de communication me paraît à la fois nécessaire pour le travail scientifique et pas très dangereuse pour la langue vernaculaire.

J.-P. Poirier : Je suis tout à fait d'accord. Il y a une langue de communication, et puis il y a la langue que les scientifiques d'un pays donné parlent entre eux. Et celle-là en général, c'est leur langue maternelle avec des mots empruntés à la langue de communication, mais pas toujours. Par exemple, quand il y a un champ disciplinaire où la France a été présente dès le début, à ce moment-là les mots ont été ou bien inventés par les Français ou bien traduits immédiatement et ce sont ceux qui sont utilisés. En revanche, quand il s'agit de choses qui ont été inventées en

Amérique ou au Japon, on utilise les mots anglais. Dans un domaine, qui est un peu le mien, les défauts dans les cristaux, Friedel a écrit très tôt des choses décisives sur les dislocations, et tout le vocabulaire des dislocations est français. L'origine des concepts est donc essentielle à cet égard. Mais il est clair qu'il faut faire une différence entre la science d'un pays et la langue de communication. La majorité des scientifiques, à l'heure actuelle, sans vouloir du tout attaquer le français, pensent qu'il est indispensable qu'il y ait une langue de communication, et que leur devoir est de faire connaître à l'extérieur la science qu'ils pratiquent, en utilisant la langue de communication.

M. Serres : Je voudrais apporter deux petites restrictions à ce que nous venons de dire, puisque nous sommes en plein accord.

D'abord, il me semble qu'il y a un danger, aujourd'hui assez réduit, mais qui pourrait devenir important si l'évolution se poursuit. Faudra-t-il apprendre une langue étrangère pour apprendre une discipline ? Si à un certain moment tous les savants d'un pays donné ne connaissent les concepts que dans une langue étrangère, ils vont finalement enseigner aux enfants cette science dans cette langue. Il y a un risque disons pédagogique.

Le deuxième est peut-être plus sérieux. Si on fait le compte des mots nouveaux qui apparaissent dans une langue, autrefois c'étaient des mots émanant de toutes sortes de domaines, aussi bien l'agriculture que l'industrie ; aujourd'hui, le volume des mots nouveaux est essentiellement issu de la science (médicale, physique, biologique...). Le renouvellement d'une langue vernaculaire vient donc en grande partie du vocabulaire scientifique. La dictée de Mérimée ne présente plus pour nous beaucoup de difficultés, puisqu'il y a énormément de mots médicaux qui sont passés dans la langue courante. Évidemment, si ce sont tous des mots étrangers, et tous issus de la même langue, alors cela pose problème.

B. Cerquiglini : *Je me permettrai une autre restriction, si vous en êtes d'accord. À partir de la Renaissance et jusqu'au XIX^e siècle, le latin n'était la langue maternelle de personne, à part de Montaigne, dit-on.*

M. Serres : On l'appelait la langue paternelle...

B. Cerquiglini : *Langue paternelle, et donc d'aucun pays bien sûr. Or l'anglais a le double caractère d'être la langue de communication, mais aussi la langue d'un pays et d'une communauté scientifique très importante.*

M. Serres : C'était aussi le cas du grec, et c'était le cas de l'arabe, et le cas du français aux XVII^e et XVIII^e siècles. Et en effet beaucoup de scientifiques, et en particulier des mathématiciens allemands et des physiciens anglais, étaient très favorables au latin pour la raison que vous venez d'évoquer ; c'était une langue internationale qui ne posait pas de problème de patriotisme ou de particularisme. D'où l'intérêt suscité dans certains milieux par l'espéranto.

J.-P. Poirier : Je dois revenir sur ce que tu disais à propos du « petit anglais », qu'on enseigne ou qu'on risque d'enseigner. C'est une des raisons pour laquelle il faut faire une grande différence entre ce que les scientifiques se racontent entre eux, qui est leur jargon, et ce qu'ils doivent enseigner dans leur pays, donc ce qu'ils doivent faire passer aux professeurs. Il est très important que ce soit en français, c'est un devoir.

M. Serres : C'est pourquoi je m'étais tellement révolté il y a quelques années lorsqu'on distribuait dans les facultés de sciences un petit livret intitulé *How to write mathematics* ? Comment écrire les mathématiques en anglais ? Cela, c'était vraiment nous ramener au statut d'un pays

colonisé où il faut apprendre l'anglais avant d'apprendre les théorèmes !

B. Peeters : *Dans le prolongement de cette question du caractère double de l'anglo-américain, à la fois langue de quelques pays et langue de communication, comment voyez-vous la question des revues scientifiques, la quasi-obligation de publier en anglais pour faire date, et la question des congrès scientifiques qui, parfois même dans les pays européens, se tiennent essentiellement en anglais ? S'agit-il d'une fatalité, liée aux besoins de communication que vous évoquiez ? N'y a-t-il pas là une forme de délégation de pouvoir, par exemple à des comités de revue qui doivent décider de la pertinence d'une publication et qui risquent de se montrer plus sensibles à des publications émanant de leur pays d'origine ?*

M. Serres : Il est vrai que les États-Unis font 17 à 18 % de la recherche mondiale et en publient 98 %. Ça donne à peu près le rapport de puissance que peut avoir un pays sur la publication. Mais je crois que Jean-Paul parlera mieux des revues scientifiques que moi.

J.-P. Poirier : Je crois qu'il y a deux problèmes qui ne sont pas identiques : celui des revues et celui des congrès. En ce qui concerne les congrès, il est absolument impensable d'avoir des traductions simultanées, parce qu'il faudrait des traductions simultanées en énormément de langues : dans un congrès important, il y a des anglophones bien sûr, mais il y a aussi des Arabes, des Russes, des Chinois... Donc c'est impossible et ce n'est même pas souhaitable, car il faut une communication directe ; il faut pouvoir poser une question et y répondre et là, c'est vraiment le rôle de la langue véhiculaire.

En revanche, pour les revues c'est un petit peu différent en ce sens que, si ce que l'on publie est remarquable et n'est fait nulle part ailleurs, ce sera lu même si c'est publié

en français. Ce ne sera peut-être pas lu aussi vite, mais ça finira par être lu. Les revues publiées en français émanaient soit de sociétés savantes, soit d'éditeurs spécialisés ; dans les deux cas, c'était financièrement un désastre. Elles ont donc été presque toutes obligées de s'associer pour former des revues européennes, et à partir de ce moment-là c'est la langue véhiculaire qui a pris le dessus, avec parfois la possibilité de publier en français. Mais qui le ferait vraiment ou qui le voudrait vraiment ? Il y a des solutions intermédiaires, celles par exemple adoptées pour les comptes rendus de l'Académie des sciences qui permettent d'écrire en français avec un long résumé en anglais, mais qui permet aussi d'écrire en anglais à condition qu'il y ait un long résumé en français. C'est un moyen terme, mais il est évident que si l'on souhaite avoir immédiatement un impact, être cité très vite et très souvent, il vaut mieux publier dans une revue totalement internationale.

M. Serres : Ce que Jean-Paul a dit tout à l'heure me paraît très important : une langue a d'autant plus d'importance que les inventeurs sont présents au départ. Il a paru récemment un livre d'un auteur brésilien, *Les Mots sans frontières* de Sergio Corrêa da Costa, qui a fait un travail énorme sur une soixantaine de langues pour voir quels sont les mots les plus communs qui sont passés dans l'usage internationalement. Eh bien, le français arrive encore en tête, parce qu'il a été la langue de diffusion à un moment précis de la science où beaucoup de choses s'inventaient. Et donc le problème est là : il faut être l'inventeur. J'ai lu récemment un très beau livre sur l'*homéobox*, « l'homéoboîte », qui est un concept assez récent inventé en biochimie. Il y a quelques mots japonais parce qu'il y a eu des chercheurs japonais sur cette boîte-là. Là où il y a l'invention, il y a le mot.

B. Cerquiglini : *Je voudrais rebondir sur l'idée de l'invention. À l'époque de Bourbaki, tous les mathématiciens*

ciens du monde lisaient le français bien sûr... Par ailleurs, vous venez de parler des revues imprimées, ces grandes revues en papier qui doivent se maintenir parce qu'elles sont la mémoire. Mais ne pensez-vous pas qu'il est surtout essentiel aujourd'hui d'agir par rapport aux revues électroniques ? Ce serait une bonne politique en faveur du français de favoriser des publications en français en mettant en ligne des dictionnaires, des aides à la compréhension, pour s'appuyer d'une part sur cette connaissance du français que beaucoup d'intellectuels ont dans le monde, et d'autre part sur leur motivation. S'ils veulent lire en français, nous pouvons les y aider, grâce à l'électronique interactive.

M. Serres : Oui, en effet. Nous parlons beaucoup du livre, nous parlons de la revue, mais peut-être la revue a-t-elle son avenir derrière elle. Il est bien possible qu'aujourd'hui avec la masse de publications, avec l'accélération extraordinaire des inventions, la revue ne puisse plus être un véhicule suffisant pour publier ce qui est publiable. Tout va passer de plus en plus du côté des réseaux électroniques et là, sans doute, c'est une nouvelle chance. Mais j'ai tout de même envie de redire qu'il n'y a pas beaucoup de différence entre un texte anglais parlant de biochimie et un texte français ou italien sur le même sujet. Autant, il est très difficile de traduire dans une langue étrangère la quatrième *Rêverie du promeneur solitaire* de Rousseau ou un volume d'*À la recherche du temps perdu*, autant il est extrêmement facile de traduire dans n'importe quelle langue du monde un théorème de mathématiques ou une découverte de biochimie.

J.-P. Poirier : Tu parlais tout à l'heure du style de ces auteurs dont la langue scientifique était une langue littéraire : après tout, Buffon était à la fois un grand scientifique et un grand styliste. Mais désormais l'anglais parlé n'est l'anglais de personne et pas même des Anglais, et il

est absolument détestable. Ce n'est pas une langue littéraire du tout.

M. Serres : Ce n'est même plus une langue en effet. Il faudrait avoir un autre mot. C'est une sorte de style télégraphique qui permet de communiquer, un outil de communication.

B. Pecters : *Je voudrais revenir un instant sur une question qui, elle, concerne directement la langue : celle de l'importation d'anglicismes dans le langage courant. La langue française n'est en rien incapable de forger des mots, d'inventer des néologismes pour les nouveaux pans de réalité découverts par les chercheurs. Ordinateur vaut largement computer et logiciel est plus précis que software.*

M. Serres : « Ordinateur » est même meilleur, parce que *computer*, c'est simplement « compteur », ce que n'est pas un ordinateur. Connaissez-vous l'origine du mot ordinateur ? Deux ingénieurs déjeunaient avec un littéraire de leur promotion à l'École normale supérieure, un jeune spécialiste de théologie du Moyen Âge. Les deux ingénieurs cherchaient un mot pour traduire *computer*, on ne pouvait pas dire compteur puisque le mot était déjà pris pour les compteurs à gaz, et au cours de la conversation le littéraire essayait de comprendre ce que racontaient ses deux amis. Et tout d'un coup, il a eu un éclair et il a dit : « Tout ce que vous dites de cet objet, je le connais déjà. Tout cela évoque un des attributs de Dieu dans la théologie du Moyen Âge : *deus ordinator*. » Le mot était né et *ordinateur* est bien supérieur en effet à *computer* parce qu'il révèle quelque chose du fonctionnement même de cet outil.

B. Cerquiglini : *De la même façon, « logiciel » est meilleur que software. Hardware et software renvoient au*

dur et au mou, et le mou n'est même plus d'actualité concernant les disquettes. Le mot français évoque quant à lui le logos.

M. Serres : Je me demande pourtant s'il n'y a pas une sorte de frilosité française – est-elle française de France ou française de toute la francophonie ? – par rapport à la question des néologismes et de la rapidité de réaction. Il n'y a pas d'handicap constitutif, et pourtant on voit par exemple que *e-mail* dont on parlait tout à l'heure a bien du mal à trouver un équivalent alors qu'après tout les équivalents tombent tout seuls. *Courriel* est parfait pour désigner le message, *adèle* serait parfait pour l'adresse électronique ; encore faut-il qu'on les utilise vraiment au quotidien, comme le font les Québécois. Mais cette question dépasse largement les domaines scientifique et technique. Il est quand même très frappant que dans les rues de Paris désormais les publicitaires ne traduisent plus les titres des films, que la plupart des boutiques soient devenues des *shops*. Il y a là quelque chose qui dépasse de beaucoup les décisions scientifiques et qui relève plutôt de la sphère médiatique.

J.-P. Poirier : Il est vrai que beaucoup de boutiques deviennent des *shops* à Paris, mais à Londres ou à New York on voit aussi apparaître des *boutiques* ! Et je me souviens d'un Américain qui m'a raconté une histoire vraie : il prenait le ferry depuis l'Angleterre jusqu'en France et vers midi, il voit que l'on place un écriteau qui disait « The buffet is open » et en français « Le snack est ouvert ». Les snobismes finissent parfois par s'équilibrer.

M. Serres : Il ne faut jamais oublier que la moitié du vocabulaire anglais est d'origine française. Toutefois, aujourd'hui, le bilan n'est pas tout à fait équilibré entre *buffet* et *snack*. Il n'était pas non plus équilibré dans l'autre sens au XVIII^e siècle, évidemment. Maintenant il est déséquilibré en faveur de l'anglais, mais à certains égards c'est

une volonté réelle des publicitaires, des industriels et des commerçants. J'avais même proposé à un moment, cela a failli se faire, que les gens qui mettent *shop* ou des mots anglais dans leur publicité soient passibles d'un impôt concernant l'importation. J'avais suggéré au ministre des Finances d'établir un impôt symbolique, juste un franc ou deux, parce que je suis sûr que l'idée de l'impôt les aurait arrêtés immédiatement. Et je crois que c'est peut-être la seule solution.

B. Cerquiglioni : *Ce qui est étrange, c'est la façon dont les francophones acceptent ces mots anglais et ont du mal à accepter des mots français de bon aloi pour remplacer ces équivalents. Vous l'avez dit, le savant se doit d'abord à la science ; donc il a le droit de faire la science dans la langue de communication. Mais il se doit aussi à la république, et à cet égard il faut que les étudiants, le grand public apprennent la science dans leur langue. Il faut donc que le français dispose d'un vocabulaire cohérent. Or il y a des commissions de terminologie, en liaison avec l'Académie française et l'Académie des sciences. Mais souvent ces termes nouveaux sont reçus, pour le moins, avec un sourire.*

M. Serres : Il est vrai que souvent ils ne sont pas très adaptés. Par exemple, quand l'Académie française a accepté *mèl* avec un accent grave, pour traduire *e-mail*, elle a non seulement dicté une catastrophe terminologique, mais une impossibilité, puisque les accents ne passent pas sur le Réseau.

B. Cerquiglioni : *Pire, c'était mèl, avec un accent aigu, ce qui en faisait un mot à peu près imprononçable en français.*

M. Serres : Alors que *courriel* et *adèle* sont superbes, je le redis. Donc les mots ne sont pas toujours très adaptés

dans les décisions des commissions. Quand on propose un mot de quatre syllabes pour traduire un mot anglais d'une syllabe, il n'a aucune chance de passer.

B. Peeters : *Ne pensez-vous pas là qu'il y a un synchronisme nécessaire entre l'apparition de la chose dans le grand public et le mot qui la désigne ? Une fois que l'on a commencé à dire massivement e-mail, il devient très difficile de revenir en arrière.*

M. Serres : Nous sommes dans le cas de l'invention, c'est inévitable. Ce que Jean-Paul a dit sur l'invention scientifique est également vrai dans l'invention des mots vernaculaires. Une fois que c'est lancé, le mot doit prendre en même temps que la chose. Quand la chose arrive, elle est baptisée aussitôt.

B. Peeters : *Baladeur est remarquable, mais il a eu du mal à s'imposer parce qu'il est venu un peu tard.*

M. Serres : Et un mot comme *portable* est ignoble, parce que nos outils à nous sont *portatifs*, toujours. Portable est un américanisme, il n'a aucune légitimité linguistique. Les Québécois se conduisent mieux ; ils disent téléphone *cellulaire* plutôt que *portable*. Souvent, les francophones extérieurs à la France se conduisent mieux que les Français sur ces questions de terminologie. Il y a des mots français qu'on a tués, alors qu'ils étaient parfaits. *Réclame* était parfait. Personne ne l'utilise plus, on préfère parler de *promotion*. On ne dit presque plus *ordonnance*, mais *prescription*. Évidemment, prescription est un mot français, mais il a un sens juridique qui n'est pas du tout celui d'ordonnance médicale. Et ainsi de suite. *Générer* est encore pire, mais l'épouvante absolue en ce domaine, à mon avis, c'est « le franc s'apprécie ». Quand on sait ce que veut dire le verbe apprécier, c'est une pure aberration ; il faut dire tout simplement *estimer*. Mais s'il y a un effort à faire, c'est

d'abord aux médias qu'il faut le demander, car ce sont les médias qui font la langue aujourd'hui beaucoup plus que les écrivains et *a fortiori* que les scientifiques...

B. Peeters : *Avez-vous l'impression qu'Internet va pousser vers une accélération de cette langue de communication, cet anglais véhiculaire qui n'est plus vraiment de l'anglais, ou qu'il offre des possibilités, y compris dans la communication scientifique, pour un retour à la multiplicité des langues ?*

M. Serres : Sur ce plan-là, j'aurais tendance à être optimiste. Le réseau électronique est aujourd'hui plus intéressant que beaucoup d'autres choses, parce que c'est un lieu de non-droit. Il y a peu de lieux de non-droit, et quand dans l'histoire un tel espace apparaît, il faut y faire très attention, car c'est un lieu porteur d'avenir. Il me semble que le réseau Internet est plutôt créateur de différence que d'homogénéité : on peut créer le site qu'on veut dans la langue qu'on veut, on peut y mettre ce qu'on veut. À propos de la Toile, j'aurais donc tendance à penser qu'elle est plutôt une chance à saisir pour toutes les langues.

B. Cerquiglini : *D'ailleurs les chiffres sont là. Le français et l'espagnol sont assez présents sur la Toile. L'anglais n'est pas hégémonique, seulement majoritaire.*

B. Peeters : *Terminons sur ces considérations presque optimistes.*